

plus riches potentats. En France, chacun, suivant la direction habituelle de ses idées, faisait une application différente, mais séduisante, de la nouvelle faculté, j'ai presque dit des nouveaux organes, que l'homme venait de recevoir des mains de Montgolfier. Le physicien, transporté dans la région des météores, prenant la nature sur le fait, pénétrait enfin d'un seul regard le mystère de la formation de la foudre, de la neige, de la grêle. Le géographe, profitant d'un vent favorable, allait explorer, sans danger comme sans fatigue, et ces zones polaires que des glaces amoncelées depuis des siècles semblent vouloir dérober pour toujours à notre curiosité, et ces contrées centrales de l'Afrique, de la Nouvelle Hollande, de Java, de Sumatra, de Bornéo, non moins défendues contre nos entreprises par un climat dévorant que par les animaux et les peuplades féroces qu'elles nourrissent. Certains généraux croyaient se livrer à un travail urgent en étudiant les systèmes de fortifications d'artillerie qu'il conviendrait d'opposer à des ennemis voyageant en ballon, d'autres élaboraient de nouveaux principes de tactique applicables à des batailles aériennes. De tels projets, qu'on dirait empruntés à l'Arioste, semblaient assurément devoir satisfaire les esprits les plus aventureux, les plus enthousiastes ; il n'en fut pas ainsi, cependant. La découverte des aérostats, malgré le brillant cortège dont chacun l'entourait à l'envi, ne parut que l'avant-coureur de découvertes plus grandes encore : rien désormais ne devait être impossible à qui venait de conquérir l'atmosphère ; cette pensée se reproduit sans cesse ; elle revêt toutes les formes : la jeunesse s'en empare avec bonheur ; la vieillesse en fait le texte de mille regrets amers. Voyez la maréchale de Villeroy : octogénaire et malade, on la conduit presque de force à une des fenêtres des Tuileries, car elle ne croit pas aux ballons ; le ballon, toutefois, se détache de ses amarres ; notre confrère Charles, assis dans la nacelle, salue gaiement le public et s'élance ensuite majestueusement dans les airs. Oh ! pour le coup, passant, et sans transition, de la plus complète incrédulité à une confiance sans bornes dans la puissance de l'esprit humain, la vieille maréchale tombe à genoux et, les yeux baignés de larmes, laisse échapper ces tristes paroles : « Oui, c'est décidé, maintenant c'est certain ; ils trouveront le secret de ne plus mourir, et ce sera quand je serai morte ! »

HONORÉ DE BALZAC.

LA VOCATION D'UN CURÉ DE VILLAGE.

« Par quelles raisons avez-vous embrassé l'état ecclésiastique ? demanda tout à coup l'abbé Gabriel au curé Bonnet par une étourdie curiosité qui le prit quand la voiture déboucha sur la grande route.

— Je n'ai point vu d'état dans la prêtrise, répondit simplement le curé. Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de vocation. Je sais que plusieurs hommes se sont faits les ouvriers de la vigne du Seigneur, après avoir usé leur cœur au service des passions : les uns ont aimé sans espoir, les autres ont été trahis ; ceux-ci ont perdu la fleur de leur vie en ensevelissant une épouse chérie ; ceux-là sont dégoûtés de la vie sociale à une époque où l'incertain plane sur toutes choses, même sur les sentiments, où le doute se joue des plus douces certitudes en les appelant des croyances. Plusieurs abandonnent la politique à une époque où le pouvoir semble être une expiation, quand le gouverné regarde l'obéissance comme une fatalité. Beaucoup quittent une société sans drapeaux, où les contraires s'unissent pour détrôner le bien. Je ne suppose pas qu'on se donne à Dieu par une pensée cupide. Quelques hommes peuvent voir dans la prêtrise un moyen de régénérer notre patrie ; mais, selon mes faibles lumières, le prêtre patriote est un non-sens. Le prêtre ne doit appartenir qu'à Dieu. Je n'ai pas voulu offrir à notre Père, qui cependant accepte tout, les débris de mon cœur et les restes de ma volonté ; je me suis donné tout entier. Dans une des touchantes théories des religions païennes, la victime destinée aux faux dieux allait au temple couronnée de fleurs. Cette coutume m'a toujours

attendri. Un sacrifice n'est rien sans la grâce. Ma vie est donc simple et sans le plus petit roman. Cependant, si vous voulez une confession entière, je vous dirai tout. Ma famille est au-dessus de l'aisance, elle est presque riche. Mon père, seul artisan de sa fortune, est un homme dur, inflexible ; il traite d'ailleurs sa femme et ses enfants comme il se traite lui-même. Je n'ai jamais surpris sur ses lèvres le moindre sourire. Sa main de fer, son visage de bronze, son activité sombre et brusque à la fois nous comprimaient tous, femme, enfants, commis et domestiques, sous un despotisme sauvage. J'aurais pu, je parle pour moi seul, m'accommoder de cette vie, si ce pouvoir eût produit une compression égale ; mais quineux et vacillant, il offrait des alternatives intolérables. Nous ignorions toujours si nous faisons bien ou si nous étions en faute, et l'horrible attente qui en résultait est insupportable dans la vie domestique. On aime mieux alors être dans la rue que chez soi. Si j'eusse été seul au logis, j'aurais encore tout souffert de mon père sans murmurer ; mais mon cœur était déchiré par les douleurs acérées qui ne laissèrent pas de relâche à une mère ardemment aimée, dont les pleurs surpris me causaient des rages pendant lesquelles je n'avais plus ma raison. Le temps de mon séjour au collège, où les enfants sont en proie à tant de misères et de travaux, fut pour moi comme un âge d'or. Je craignais les jours de congé. Ma mère était elle-même heureuse de me venir voir. Quand j'eus fini mes humanités, quand je dus rentrer sous le toit paternel et devenir commis de mon père, il me fut impossible d'y rester plus de quelques mois : ma raison, égarée par la force de l'adolescence, pouvait succomber. Par une triste soirée d'automne, en me promenant seul avec ma mère le long du boulevard Bourdon, alors un des plus tristes lieux de Paris, je déchargeai mon cœur dans le sien, et lui dis que je ne voyais de vie possible pour moi que dans l'Église. Mes goûts, mes idées, mes amours même devaient être contrariés tant que vivrait mon père ; sous la soutane du prêtre, il serait forcé de me respecter, je pourrais ainsi devenir le protecteur de ma famille en certaines occasions. Ma mère pleura beaucoup. En ce moment, mon frère aîné, devenu depuis général et mort à Leipzig, s'engageait comme simple soldat, poussé hors du logis par les raisons qui décidaient ma vocation. J'indiquai à ma mère,

comme moyen de salut pour elle, de choisir un gendre plein de caractère, de marier ma sœur dès qu'elle serait en âge d'être établie, et de s'appuyer sur cette nouvelle famille. Sous le prétexte d'échapper à la conscription sans rien coûter à mon père, et en déclarant aussi ma vocation, j'entrai donc, en 1807, à l'âge de dix-neuf ans, au séminaire de Saint-Sulpice. Dans ces vieux bâtiments célèbres, je trouvai la paix et le bonheur, que troublèrent seulement les souffrances présumées de ma sœur et de ma mère ; leurs douleurs domestiques s'accroissaient sans doute, car lorsqu'elles me voyaient, elles me confirmaient dans ma résolution. Initié peut-être par mes peines aux secrets de la charité, comme l'a définie le grand saint Paul dans son adorable épître, je voulus panser les plaies du pauvre dans un coin de terre ignoré, puis prouver par mon exemple, si Dieu daignait bénir mes efforts, que la religion catholique, prise dans ses œuvres humaines, est la seule vraie, la seule bonne et belle puissance civilisatrice. Pendant les derniers jours de mon diaconat, la grâce m'a sans doute éclairé. J'ai pleinement pardonné à mon père, en qui j'ai vu l'instrument de ma destinée. Malgré une longue et tendre lettre où j'expliquais ces choses en y montrant le doigt de Dieu imprimé partout, ma mère pleura bien des larmes en voyant tomber mes cheveux sous les ciseaux de l'Église ; elle savait, elle, à combien de plaisirs je renonçais, sans connaître à quelles gloires secrètes j'aspirais. Les femmes sont si tendres ! Quand j'appartins à Dieu, je ressentis un calme sans bornes, je ne me sentais ni besoins, ni vanités, ni soucis des biens qui inquiètent tant les hommes. Je pensais que la Providence devait prendre soin de moi comme d'une chose à elle. J'entrais dans un monde d'où la crainte est bannie, où l'avenir est certain, et où toute chose est œuvre divine, même le silence. Cette quiétude est un des bienfaits de la grâce. Ma mère ne concevait pas qu'on pût épouser une église ; néanmoins, en me voyant le front serein, l'air heureux, elle fut heureuse. Après avoir été ordonné, je vins voir en Limousin un de mes parents paternels qui, par hasard, me parla de l'état dans lequel était le canton de Montégnac. Une pensée jaillie avec l'éclat de la lumière me dit intérieurement : Voilà ta vigne ! Et j'y suis venu. Ainsi, Monsieur, mon histoire est, vous le voyez, bien simple et sans intérêt. »

LE BARON DE BARANTE.

LE CONNÉTABLE DE CLISSON CHEZ JEAN V, DUC DE BRETAGNE.

Comme on était à la veille de s'embarquer, le duc de Bretagne assembla un grand parlement des barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver; le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère, le sire de Laval, le sire de Beaumanoir, et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit : « Sire Olivier, il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de bien beaux, surtout à votre château de Clisson; montez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâmez. Montez; je vais rester un moment ici avec le sire de Laval. »

Le connétable monta l'escalier; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant : « Monseigneur, pardonnez-nous, car c'est notre ordre. » Le sire de Laval, enten-

dant du bruit et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne et le vit tout pâle.

« Ah! monseigneur, que voulez-vous faire? dit-il; n'ayez, je vous prie, aucun mauvais dessein contre mon beau-frère. — Sire de Laval, répondit le duc de Bretagne, montez à cheval et allez-vous-en! — Non, monseigneur, je ne partirai pas sans le connétable, » répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc furieux tira son poignard, et se jeta sur lui : « Veux-tu être traité comme ton maître? lui dit-il. — Monseigneur, repartit le sire de Beaumanoir, je pense que mon maître est bien traité. — Je te demande encore une fois si tu veux l'être comme lui? — Oui, monseigneur. » Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant : « Je vais te crever l'œil; tu seras borgne comme lui. » Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit : « Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers nous. Nous sommes à votre merci; c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes venus ici en votre compagnie; ne vous déshonorez pas en exécutant la folle pensée qui vous tient; cela ferait trop de bruit. — Hé bien! dit le duc de Bretagne, tu ne seras traité ni pis ni mieux que lui. » Il le fit enchaîner et enfermer.

La nouvelle se répandit bientôt dans le château et dans la ville; chacun était saisi de surprise et croyait que le duc de Bretagne allait faire mourir le connétable et le sire de Beaumanoir. Les chevaliers disaient : « Jamais prince ne s'est couvert d'infamie autant que le duc de Bretagne. Il a prié le connétable d'aller dîner chez lui, il l'est venu voir dans son hôtel, a bu de son vin, l'a prié de venir visiter son château; puis il le retient prisonnier. Jamais il n'y eut chose pareille, ni en Bretagne ni ailleurs. A quoi pense donc le duc? Le voilà pour toujours déshonoré et infâme. On n'aura plus de confiance dans les princes, puisque le duc a ainsi amené dans son château et a trompé par des mensonges ces sages et vaillants hommes. En qui peut-on et doit-on avoir de la confiance plus qu'en son seigneur? Un seigneur ne doit-il pas faire toute justice à ses gens? Si un petit chevalier avait fait une telle chose, combien il serait déshonoré!... Que dira le roi de France quand il saura ces nou-

velles ? Voilà sa guerre d'Angleterre manquée ! Le duc de Bretagne montre bien ce qu'il a dans le cœur, et comment il est tout Anglais. C'est au roi de France à prendre vengeance de cette action... Et que devraient faire maintenant les chevaliers et les écuyers de Bretagne ? Il leur faudrait mettre le siège devant le château de l'Hermine, prendre le duc mort ou vif, et amener ce déloyal prince au roi de France. » D'autres, plus froids, ajoutaient : « Le sire de Laval est resté avec lui ; c'est un seigneur sage et prudent, il saura bien remettre le duc en la bonne voie. »

C'est bien aussi à quoi s'employait le sire de Laval, et il n'y avait pas de temps à perdre. Car par trois fois le duc fit ôter les fers au connétable, et lui fit mettre la tête sur le billot ; puis ordonna au sire de Balavan, gouverneur du château, qu'il fût mis dans un sac et jeté à l'eau. « Ah ! monseigneur, s'écriait le sire de Laval prosterné à genoux, au nom de Dieu, merci ! ne commettez pas une telle cruauté envers mon beau-frère le connétable. Il n'a pas mérité la mort : qui peut vous mettre si fort en colère contre lui ? S'il vous a offensé, je vous jure que lui ou moi, nous réparerons de notre corps ou de nos biens, à votre volonté, le tort qu'il vous a fait. Monseigneur, pour Dieu, souvenez-vous comme vous fûtes tous deux compagnons de jeunesse, et nourris dans le même hôtel, avec le duc de Lancastre, ce noble prince. Souvenez-vous avec quelle loyauté il vous a servi, avant la paix avec le roi de France ; il vous aida à recouvrer votre héritage, et vous avez toujours trouvé en lui un bon conseiller et un bon homme d'armes ; c'est à votre service qu'il a perdu cet œil. — Sire de Laval, répondait le duc de Bretagne, laissez-moi faire ma volonté ; Clisson m'a offensé ; voici l'heure de me venger ; je ne veux rien de vous, partez, laissez-moi accomplir ma cruauté ; je veux qu'il meure. — Monseigneur, poursuivait le sire de Laval, pour Dieu, merci ! retenez un peu votre colère, écoutez la raison. Si vous le faites mourir, aucun prince n'aura un tel déshonneur ; il n'y aura en Bretagne ni chevalier, ni écuyer, ni cité, ni château, ni bonne ville, qui ne vous haisse à la mort et qui ne veuille vous chasser de votre héritage ; le roi d'Angleterre ni son conseil ne vous en sauront même pas gré. Vous allez vous détruire pour la vie d'un homme ; prenez un autre dessein, car celui-là ne vaut rien. Ce serait se perdre devant

Dieu et devant le monde, que de faire périr par trahison un si grand baron et un si noble chevalier que le sire de Clisson. Songez donc que vous l'avez prié à dîner, que vous avez accepté le sien, que vous l'avez mené en votre château, en lui montrant le plus grand amour, que vous avez bu ensemble comme bons amis ; et vous le voulez mettre à mort ! Puisque vous le haïssez tant, rançonnez-le, demandez-lui telle somme que vous voudrez ; s'il a des villes ou des châteaux à votre convenance, exigez-les, je me rends garant qu'il vous les livrera. »

Rien ne pouvait apaiser la fureur du duc de Bretagne. Quand ce prince était en colère, il n'entendait plus rien et ne connaissait plus rien. Le sire de Balavan se jeta aussi à ses pieds, et le supplia encore de ne se point déshonorer. « Qu'on ne m'en parle plus, Balavan ! répliqua-t-il ; je veux avoir raison de ce méchant homme, qui m'a outragé ! Fais ce que je t'ai dit, ou tu m'en réponds sur ta vie. »

La nuit se passa de la sorte, le sire de Laval quittant à peine d'un pas le duc de Bretagne et renouvelant ses prières sans se lasser. Enfin, sur le matin, de meilleures pensées lui revinrent ; il songea à la grande affaire où il allait se mettre, au déshonneur dont il se couvrait, à la déloyauté de sa conduite. Il était en ces réflexions quand le sire de Balavan entra dans sa chambre. « Monseigneur, dit-il, votre volonté a été faite, encore qu'il m'en ait coûté. » A ces paroles, le duc de Bretagne commença à se désespérer ; il voulait mourir ; il pleurait à sanglots. « Ah ! mauvais serviteur, dit-il au sire de Balavan, d'avoir écouté une folle colère, et d'avoir mis à mort un si noble chevalier ! » Mais le sire de Balavan ne pouvait que lui rappeler ses paroles. « Monseigneur, répondait-il, souvenez-vous en quelle façon vous me l'avez commandé et quelles menaces vous m'avez faites. » Le duc de Bretagne s'enferma seul, et refusait même toute nourriture ; vers le soir, le sire de Balavan revint. « Ah ! que venez-vous faire, dit le duc, et pourquoi paraître à mes yeux ? Je voudrais être mort. Plût à Dieu que je le fusse ! Quel remède peut-on apporter au mal que vous m'avez fait ? »

Pour lors le sire de Balavan lui repartit : « Monseigneur, apaisez-vous, messire de Clisson n'est pas mort. Voyant la colère

qui vous troublait, je vous laissai commander selon votre volonté; mais ayant songé à ce qui en pourrait advenir, je craignis que vous ne fussiez quelque jour fort chagrin si je faisais ce que vous aviez ordonné. » Le duc de Bretagne se trouva tout à coup bien content; il embrassa plus d'une fois le sire de Bavalan, lui disant : « Bavalan, mon cher ami, tu as été un bon serviteur de ton maître, tu m'as rendu le meilleur service qu'un homme puisse rendre à un autre. J'en serai reconnaissant toute ma vie, et je te donne dix mille florins sur mon épargne. »

DE BONALD.

PENSÉES.

Le beau en tout est toujours sévère.

On dit aujourd'hui d'un homme qui a des principes fixes de morale et de politique, qu'il a des systèmes, et c'est un grand tort aux yeux de ceux qui n'ont ni assez d'esprit pour faire des systèmes, ni assez d'instruction pour avoir des principes.

Rapprocher les hommes n'est pas le plus sûr moyen de les réunir.

Le monde moral et politique, comme le monde physique, n'a plus ni printemps ni automne. On ne voit qu'opinions qui glacent, ou opinions qui brûlent.

Le bon sens, dans le gouvernement de la société, doit remplir les longs interrègnes du génie.

Les présomptueux se présentent, les hommes d'un vrai mérite aiment à être requis.

Les faibles se passionnent pour les hommes, et les forts pour les choses.

Les grandes découvertes, dans les sciences, ne sont pas des idées complètes, mais des idées fécondes.

L'auteur d'un ouvrage sérieux a complètement échoué, si on ne loue que son esprit.

La pire des corruptions n'est pas celle qui brave les lois, mais celle qui s'en fait à elle-même.

Il y a un goût pour les choses de génie; il y en a un pour les choses d'esprit; et il ne faut pas se servir de la même mesure pour les unes et pour les autres. On mesure à la toise la hauteur d'un édifice; on estime par le baromètre l'élévation des Alpes ou des Cordillères.

Il faut croire au bien pour le pouvoir faire.

C'est moins par la rareté des maladies qu'on peut juger la force de tempérament des hommes et des États, que par la promptitude ou la vigueur du rétablissement.

« Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. Cette maxime est incomplète, et il aurait dû ajouter : « Les grandes et légitimes affections viennent de la raison. »

Des sottises faites par des gens habiles; des extravagances dites par des gens d'esprit; des crimes commis par d'honnêtes gens : — voilà les révolutions.

Le bonheur est vulgaire et familier, et on fait avec du bonheur des chansons, des madrigaux et des épithalames. Il n'y a de noble que le malheur, le malheur et non le châtement, et il faut des malheurs, et des plus grands, pour faire ce qu'il y a de plus beau dans le plus beau des arts, des tragédies et des épopées. Le beau idéal serait donc la plus haute vertu, et la plus utile aux hommes, payée de leur part par la plus injuste et la plus cruelle persécution, parce que, dans cet état, l'homme, semblable à la divinité, exercerait sur les hommes le pouvoir le plus bienfaisant, et resterait dans la plus

entière indépendance de leurs bienfaits et même de leur reconnaissance. Le sublime de cette situation a été *réalisé* dans la personne du fondateur du christianisme, et c'est une preuve philosophique de sa divinité que Platon lui-même a entrevue.